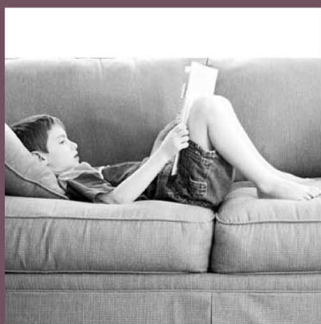


idées
reçues

La Lecture

(2^e édition)



Jacques Fijalkow
Éliane Fijalkow

idées
reçues

La Lecture

idées
reçues

La Lecture

Jacques Fijalkow
Éliane Fijalkow

2^e édition, revue et augmentée

Économie & Société

Jacques Fijalkow et Éliane Fijalkow

Jacques Fijalkow, docteur d'État en psychologie, est professeur émérite à l'université de Toulouse-Le Mirail. Éliane Fijalkow est maître de conférences honoraire en sciences de l'éducation dans la même université.

Des mêmes auteurs

- *Lire et Raisonner*, Jacques Fijalkow & John Downing, Privat, 1984.
- *Mauvais lecteurs, pourquoi ?*, Jacques Fijalkow, PUF, 1986.
- *Entrer dans l'écrit*, Jacques Fijalkow, Magnard, 1996.
- *Sur la lecture*, Jacques Fijalkow, ESF, 2000.
- *La Gestion de la classe*, Jacques Fijalkow & Thérèse Nault, De Boeck, 2002.
- *L'Enseignement de la lecture-écriture au cours préparatoire*, Éliane Fijalkow, L'Harmattan, 2003.
- *Langue, lecture et école au Japon*, Christian Galan & Jacques Fijalkow (dir.), Philippe Picquier, 2006.
- *Entrer dans l'écrit avec la littérature de jeunesse*, Laurence Pasa, Serge Ragano & Jacques Fijalkow, ESF, 2006.
- *Apprendre à lire, à la maison et à l'école*, Jacques Fijalkow & Éliane Fijalkow, Milan, 2010.

LECTURE n. f. – Du latin *lectura*, « fait de lire », le mot renvoie au Moyen Âge à des activités réservées à une élite (études, érudition, commentaires juridiques). Une lecture est alors également un texte liturgique, lu par des clercs spécialisés. Elle est, encore aujourd'hui, un texte lu avant l'Évangile, au cours des offices religieux. Au XV^e siècle, la lecture désigne l'activité de lire à voix haute, sens repris dans les *lectures* (conférences) des Anglo-Saxons. Selon la même acception, on appelle aujourd'hui « lecteurs » des enseignants de langue étrangère à l'université.

Le sens courant d'« action de prendre connaissance d'un texte en le lisant pour soi » apparaît au cours du XVI^e siècle. Avec la – relative – démocratisation de cette activité, son caractère individuel, l'instruction et le plaisir qu'elle procure sont pris en compte. Mais à partir du XVIII^e siècle, par analogie avec la musique, le sens du mot lecture se réduit pour ne désigner que le « déchiffrement de toute espèce de notation », comme le font de manière automatique les « lecteurs » informatiques.

Les deux sens demeurent aujourd'hui : d'une part celui d'une technique, indépendante de la signification du texte sur lequel elle s'exerce ; d'autre part celui de la découverte et de l'interprétation d'un contenu (par métonymie, lecture désigne aussi ce qu'on lit : une « bonne lecture »). Un apprentissage réussi de la lecture suppose bien sûr la maîtrise de ces deux composantes.

Introduction 9

Lecture et société

- « Les gens ne lisent plus, ils regardent la télé. » ... 15
- « L'écrit n'est plus aussi
nécessaire que par le passé. » 21
- « L'ordinateur va remplacer le livre. » 27
- « Les illettrés ne savent ni lire ni écrire. » 33
- « Les illettrés sont principalement
des personnes d'origine étrangère. » 37
- « Il y a de plus en plus d'illettrés en France. » 41

Apprentissage de la lecture

- « Savoir lire, c'est être capable de lire
oralement sa page de lecture. » 47
- « C'est à 6 ans qu'on peut apprendre à lire. » 51
- « Normalement, un enfant de CP sait lire
à Noël. » 57
- « Si certains enfants ont des difficultés de lecture,
c'est à cause de la méthode globale. » 63
- « Apprendre à lire, ce n'est pas deviner. » 73
- « Pour qu'un enfant apprenne à lire,
il faut le suivre à la maison. » 79

La lecture, un problème ?

« On peut savoir lire sans comprendre ce qu'on lit. »	87
« Un enfant mal latéralisé a des problèmes pour apprendre à lire. »	93
« La dyslexie, c'est confondre les lettres qui se ressemblent. »	97
« La dyslexie, ça peut arriver à n'importe quel enfant. »	103
« 25 % des jeunes sortent de l'école sans avoir les bases de la lecture. »	109

Conclusion	113
-------------------------	-----

Annexes

<i>Glossaire</i>	117
<i>Pour aller plus loin</i>	121
<i>Méthodes pédagogiques</i>	125

Introduction

La lecture agrandit l'âme.

Voltaire, *L'Ingénu*, 1737

La lecture est devenue une préoccupation majeure dans les pays occidentaux, où pourtant la plus grande partie de la population est alphabétisée depuis longtemps, avant même que l'école ait été rendue obligatoire. En France, chaque nouveau ministre de l'Éducation affirme régulièrement que la lecture est pour lui une priorité et qu'il va enfin mettre en place un plan radical pour éliminer « tout ce qui pose problème en lecture ». Il est clair que la question n'a pas été résolue par les ministres précédents et que tout politique se doit d'adopter une position de défenseur du « bien lire ». Toujours est-il que dès cette préoccupation ministérielle énoncée, les médias y font écho avec un tel enthousiasme que l'observateur en vient à se demander qui des journalistes ou du public est frappé d'amnésie, les mêmes propos ayant été rapportés auparavant, sans que personne semble s'en souvenir.

Il faut dire que les thèmes propices à entretenir la peur du « moins lire » ou du « mal lire » sont nombreux et génèrent quantité d'idées reçues. Toute technologie nouvelle est, c'est bien connu, un danger pour la lecture, qu'il s'agisse de la télévision, des « jeux vidéo-qui-empêchent-de-lire » ou de « l'ordinateur-qui-risque-de-remplacer-le-livre ». Un pas de plus et c'est le monde moderne lui-même qui, dans son inquiétante évolution, semble ne plus avoir besoin de la lecture. Et puisque la pédagogie change à l'école,

comment ne pas y voir la raison de cet illettrisme* dont on nous dit que, même caché, il est toujours présent ? Sans oublier ces craintes liées à des maux mal connus (problèmes de latéralisation ou dyslexie*) qui influeraient directement sur la capacité de lecture d'un enfant et sa future scolarité.

Des évaluations nationales annuelles ont été mises en place depuis 1989 par le ministère de l'Éducation nationale. Si, aux yeux du ministère, il s'agit d'un outil destiné à identifier les difficultés* pour y apporter des solutions, la publication de ces résultats dans la presse les transforme en baromètre de la « santé lexicale » des petits Français et de leur école. Et les évaluations internationales, conduites depuis peu en France sur les enfants de CM1 par l'Association internationale pour l'évaluation des acquis scolaires (IEA) : Programme international de recherche en lecture scolaire (PIRLS) et sur les jeunes de 15 ans par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) : Programme international pour le suivi des acquis des élèves (PISA), accentuent à leur tour ces peurs, car prendrait-on la température s'il n'y avait pas risque de maladie ? La presse, en dramatisant souvent la présentation de ces résultats, amplifie les craintes. Les idées courent alors de parents en parents, sur fond d'inquiétude pour leur petit écolier.

Bref, la France a peur pour sa lecture. Mais cette situation n'est pas neuve. Fer de lance, au XIX^e siècle, de la République, le « savoir-lire » s'est peu à peu étendu de la culture cléricale et initiatique à la culture démocratique et élitaires – celle des bourgeois intellectuels et humanistes – pour toucher enfin la culture laïque et de masse (Robert Escarpit, *Le Littéraire et le Social*, 2002). L'Église polémiquait

* Les mots signalés par un astérisque sont expliqués dans un glossaire en fin d'ouvrage.

déjà devant cette augmentation du nombre de lecteurs et la diminution, inévitable et concomitante à ses yeux, de la qualité de leur lecture.

En dignes héritiers des républicains et des cléricaux du XIX^e siècle, nous continuons d'avoir peur du « mal lire », craignons désormais aussi le « moins lire » et, sur ce terreau fertile, laissons proliférer quelques idées toutes faites et tenaces sur la lecture. Il ne nous appartient pas ici d'exacerber ou de dissiper ces peurs fabriquées, mais de les éclairer et d'en égratigner si possible quelques-unes en apportant la part de vérité qu'offre la recherche.

”

LECTURE ET SOCIÉTÉ

« Les gens ne lisent plus, ils regardent la télé. »

*N'y aurait-il que de la fumée dans ce feu allumé
sous les livres par la télévision ?*

Roger Establet et Georges Felouzis,
Livre et télévision : concurrence ou interaction ?, 1992

La télévision occupe depuis quelques décennies une place de choix dans la vie des Français. D'après l'enquête menée par Olivier Donnat en 2008 sur les *Pratiques culturelles des Français*, 87 % la regardent tous les jours et, en moyenne, 21 heures par semaine. Seuls 3 % des foyers interrogés en 2008 ne sont pas équipés d'un téléviseur, quand 37 % des foyers disposent de deux récepteurs et 20 % de trois ou plus (tous ces chiffres sont en progression par rapport à l'enquête antérieure de 1997). À cette massification de la demande correspond une offre de programmes démultipliée, avec l'apparition de Canal Plus en 1984, puis du câble et des chaînes par satellite. En ce qui concerne la lecture maintenant, l'enquête de 2008 confirme ce que les enquêtes antérieures avaient déjà montré : le nombre moyen de livres lus diminue : il passe de 21 % en 1997 à 16 % en 2008. Pourtant, si les Français sont moins nombreux à acheter des livres – 57 % d'entre eux ont acheté au moins un livre pendant l'année en cours contre 63 % en 1997 –, ils sont cependant moins nombreux à déclarer ne posséder aucun livre chez eux (6 % en 2008 contre 9 % en 1997) et par ailleurs lisent plus de livres qu'auparavant : en moyenne 30 livres par an contre 21 livres en 1997 et 23 en 1989.

Si l'évolution vers plus de télévision ne fait guère de doute, les critères concernant la lecture apparaissent plus équivoques et on ne peut donc affirmer sans ambage que la petite lucarne concurrence directement la lecture sur son terrain et grignote peu à peu ses parts de marché. Pour certains cependant, le mal est fait : « Les gens ne lisent plus, ils regardent la télévision. » Est-ce si évident ?

La consommation télévisuelle est maintenant quotidienne et sa durée concerne désormais, toutes les catégories de la population. Précisons malgré tout que le temps consacré à regarder la télévision varie sensiblement en fonction de l'appartenance sociale des individus. Le sociologue François de Singly a par exemple, dès 1989, observé que 30,2 % des personnes issues des catégories socioprofessionnelles supérieures passent une heure et plus par jour à regarder la télévision, quand elles sont 44,7 % dans les classes moyennes et 48 % en milieu populaire (*Lire à 12 ans*, 1989). De la même façon, les récentes enquêtes d'Olivier Donnat montrent que la pratique de la lecture est beaucoup plus faible chez les personnes n'ayant pas ou peu fait d'études. Il ne suffit donc pas de raisonner sur des moyennes, il faut regarder plus précisément qui regarde la télévision et qui lit. En procédant ainsi, l'image qui se dégage est celle de deux publics sociologiquement différents, dont l'un privilégie la télévision et l'autre la lecture. Toute affirmation de caractère très global, se rapportant aux Français en général, demande donc à être affinée.

Si, après le niveau d'études, l'on considère l'âge maintenant, de nouvelles distinctions s'imposent. La télévision a-t-elle gagné chez les jeunes la part perdue par la lecture ? Pas si sûr, car si elle est bel et bien omniprésente dans leur univers, les jeunes la traitent

comme un ersatz, consommé par facilité et non par choix. Les rivaux de la lecture pour ces jeunes ne seraient donc pas ceux « que l'on stigmatise habituellement, et qui font désormais partie de l'environnement culturel quotidien de l'adolescent, comme la télévision, les jeux vidéo ou la lecture de bandes dessinées [...] Ce sont au contraire les activités tournées vers l'extérieur, en prise directe avec la sociabilité [...] Ainsi des soirées dansantes, dont le goût croît avec l'âge » ou des week-ends passés à voir des amis – 82 % des adolescents déclarent y consacrer leurs fins de semaine (Jean-Yves Mollier, *Où va le livre ?*, 2000). À ceci on pourrait ajouter 10 ans après, tant les nouvelles technologies occupent le terrain, que les nouveaux écrans (Internet, téléphones portables, smartphones...) tendent à occuper chez les jeunes aujourd'hui la place qu'occupait hier le livre chez leurs parents et plus encore leurs grands-parents.

Reste un noyau d'irréductibles que la consommation frénétique de télévision n'a pas « corrompus » ! Ils sont 17 % en France et les sociologues les nomment « gros lecteurs » parce qu'ils déclarent avoir lu plus de 25 ouvrages dans l'année en cours. Ce lectorat semble se stabiliser – ils étaient 19 % en 1997, 17 % en 1989 –, s'est fortement féminisé et a vieilli. Mais dans cette catégorie des cadres et professions intellectuelles supérieures, la télévision est relativement peu utilisée : 35 % regardent moins de dix heures par semaine la télévision et seulement 9 % la regardent plus de trente heures. Chez ces individus la lecture n'apparaît donc nullement en danger. Ou si la télévision a un peu mordu sur le temps qui lui était consacré, c'est de façon marginale et sans risque de la supplanter.

À ces dernières données statistiques, il nous faut lier ce que nous appellerons « la résistance des clercs ».

En effet, dans nombre de foyers de personnes diplômées, entre autres chez les enseignants, la télévision rencontre une sourde opposition. Sous sa forme radicale, certes rare (7 % de foyers en 2008), cette résistance consiste tout simplement à ne pas posséder de téléviseur ou, sous une forme plus modérée, à lui faire subir une sorte de boycott. L'argument de la médiocrité intellectuelle des programmes, de la programmation rare et tardive des émissions de bon niveau, justifie cette guérilla. Il confirme en tout cas l'inadéquation de l'offre télévisuelle à ce public et, par contrecoup peut-être, son adéquation à un public moins instruit et porteur d'une demande culturelle différente.

La question de la qualité des programmes n'est en réalité que le champ de bataille d'une confrontation plus large entre deux cultures : la première, classique, celle de l'écrit, repose sur des siècles de pratique du texte et de lecture érudite. La seconde, contemporaine, est celle des médias et peine à être reconnue par les détenteurs de la culture traditionnelle. En ce sens, le conflit « livre contre télévision » est un des reflets de cette opposition culturelle, contemporaine bataille des Anciens contre les Modernes. La polémique entre Pierre Bourdieu, professeur au Collège de France, et Daniel Schneiderman, journaliste au *Monde*, suite à la participation du sociologue à l'émission « Arrêt sur images » en 1997 est emblématique. Le premier représentait la culture écrite, tandis que le second incarnait la nouvelle légitimité médiatique. Les qualités intellectuelles des deux protagonistes, leur position critique au sein de leurs mondes culturels respectifs étant comparables, comment ne pas voir dans ce combat fratricide entre deux hommes également mais différemment estimables

Méthodes pédagogiques

Les éditeurs spécialisés dans la production de matériel pédagogique mettent sur un marché scolaire très compétitif des produits nombreux, reposant sur des conceptions différentes de la lecture et dont la durée de vie ne dépasse généralement pas quelques années. La plupart de ces produits, qui comportent de plus en plus souvent aujourd'hui des compléments aux manuels (fiches, cédéroms, site Internet, livres de jeunesse...), reposent néanmoins sur la conception classique de la lecture qui domine chez les enseignants. C'est le cas, par exemple, de *Ratus* (Hatier), *Gafi* (Nathan), qui sont parmi les plus répandus dans les écoles. Certains essaient d'associer enseignement du code grapho-phonétique avec des textes avec significatifs, sans que l'on puisse pour autant les considérer comme de la littérature de jeunesse, tels *Ribambelle* (Hatier), *Rue des contes* (Magnard) ou *À l'école des albums* (Retz). À la suite des pressions exercées sur les enseignants par le ministère de l'Éducation nationale, des ouvrages reposant sur les conceptions traditionnelles de la lecture sont réapparus, tel *Léo et Léa* (Belin).

Nous avons procédé à une analyse méthodique de quelques-uns de ces produits afin de mieux identifier ce qui les différencie objectivement : Jacques Fijalkow et Laurence Pasa, *Les Manuels de lecture au CP : un objet à analyser*, in Fabrice Lachenmaier (dir.), *L'Édition pédagogique en Europe* (Idées nouvelles éditions-Commission européenne, 2000).

On peut se procurer ces produits chez les libraires spécialisés dans le livre scolaire, tout en sachant que les enseignants, sans doute à juste titre, estiment qu'il n'est pas souhaitable que l'enfant soit soumis à un autre enseignement de la lecture que celui qu'il reçoit à l'école.

Éditeur : Marie-Laurence Dubray
Remerciements de l'Éditeur à Anne-Laure Marsaleix.

Imprimé en Pologne en octobre 2010 sur les presses de l'imprimerie
Dimograf.

© Le Cavalier Bleu
ISBN 978-2-84670-335-2 / Dépôt légal : novembre 2010.